

Table des matières

1. Trois mois déjà...	5
2. Les décisions de Mâ Santello	15
3. Je m'appelle David Cohen	33
4. Quand M. Bernardo s'en mêle	53
5. Un professeur improvisé	71
6. Moi aussi je suis juif!	89
7. Qui sait si ce n'est pas pour un temps comme celui-ci?	105
8. Une situation joyeuse et culpabilisante	127
9. David rumine un projet	141
10. Une fugue au «Joyau de la Colline»	155
11. Et si M. Bernardo se montrait trop curieux?	171
12. Elle a grillé un stop	189
13. Ils ont menti, c'est sûr...	201
14. «Mère Courage»	215
15. Tes consolations réjouissent mon âme	231
16. Faut-il continuer de les tromper?	245
17. Un vrai Tsadik	261
18. ...A cause d'une lettre dans un grenier	275
19. Une stratégie de pardon	293
20. Une belle conversation près d'une source chantante	317
21. De la loi à la grâce	337
22. Ne pas rater le but	355
23. Chef de bande chez les Blousons noirs	369
24. Une mariée au «Joyau de la Colline»	389

Trois mois déjà...

CHAPITRE 1

1955

Sylvie entra en coup de vent, s'assit et regarda avec une attention, dont la durée ne pouvait excéder trente à quarante-cinq secondes, sa grand-tante Catherine Santello, occupée à pétrir la pâte d'une tarte.

– Cathie, j'ai besoin de te dire quelque chose.

– Ah? ironisa gentiment Mme Santello, s'arrêtant de travailler, ça ne changerait guère l'habitude. Tu ne peux pas laisser ton bout de langue trop longtemps au chômage.

– Tu sais, Cathie, je n'aurais jamais cru que tu pouvais faire quelque chose de méchant!

Interloquée, Catherine Santello répéta machinalement:

– Quelque chose de méchant?

– Oui. Hier, tu as demandé qu'on prie pour toi, ça veut dire que tu avais été méchante.

En temps ordinaire, celle que les enfants de la famille appelaient Mâ aurait ri de bon cœur. Ce matin-là, elle se contenta d'un sourire mélancolique et retenu. Elle s'assit en face de la fillette à l'expression futée et lui expliqua:

– Nous pouvons avoir besoin que quelqu'un prie pour nous lorsque nous avons un problème compliqué à résoudre, ou un souci particulier.

– Ah! oui, je devine, soupira Sylvie devenue soudainement grave, c'est ton David, pas vrai? Celui-là, on le reverra un jour, t'en fais pas. Et si tu veux savoir, maman et moi, on prie pour lui.

– Merci Sylvie, j'apprécie.

Catherine allait reprendre son activité, quand elle se ravisa et demanda:

– Et toi, Sylvie, est-ce que ça va bien entre le Seigneur et toi?

La fillette fit une moue nuancée de doute.

– Mâ, j'ai décidé d'être gentille, mais pas trop!

– Ah! oui! Et pourquoi?

– Parce que si je le deviens, tout le monde va me citer en exemple. On dira: «Regardez la gentille Sylvie!» Et alors, je n'aurai plus le droit de faire des bêtises. Ça ne sera pas drôle du tout.

– Tu as donc tellement envie d'en faire?

– Sylvie soupira et répliqua avec conviction:

– Plutôt, oui... Tiens, regarde, le mensonge par exemple, il y a des moments où ça me paraît intéressant. En tout cas, ça dépanne drôlement. Seulement voilà, c'est mal!

– Sylvie!

– Oh! t'inquiète pas, Mâ, à toi, je dis toujours la vérité, parce que tu es ma préférée!

– J'en suis très honorée, hasarda prudemment Catherine. Et toi, n'aurais-tu pas besoin que l'on prie pour toi?

– C'est pas urgent. J'ai encore des tas de bêtises à faire avant.

– Sylvie, Dieu est bon, il veut que tu sois heureuse et parfois, les bêtises que nous accumulons deviennent irréparables.

Sylvie détourna la conversation.

– De toute façon, Mâ, je me bagarre encore avec le Seigneur, à cause de David, même si je prie pour lui. Tu vois comme c'est compliqué.

Mâ soupira profondément et hocha la tête:

– Petite, je te comprends.

Et si quelqu'un pouvait comprendre, c'était bien elle, Catherine Santello. Cependant, elle ajouta:

– Regarde Louis, il sait rire et trouver le temps de s'occuper des autres.

– C'est vrai, concéda Sylvie pensive. Malgré le départ de son frère, je lui trouve un air tranquille et... et... serviable.

– C'est parce qu'il a mis sa confiance en Dieu. Pourtant, David lui manque autant qu'à chacun de nous.

– Moi, déclara Sylvie d'un air décidé, je veux pouvoir continuer de dire que je suis en colère et que ce n'est pas juste de nous avoir pris David. Oh! Cathie, ça me fâche tellement! Si je m'énerve à t'en parler, je vais encore faire de l'irréparable!

La fillette se préparait à enfourcher son vélo. Mâ la retint, et la berça doucement dans ses bras, pendant quelques minutes.

Sylvie Chazal, onze ans, promenait sa beauté comme une fleur épanouie. Elle avait des yeux couleur noisette et des boucles blondes, dorées, souples, presque satinées. Elle pouvait être un sujet de ravissement, avec sa manière personnelle d'enjoliver l'existence, ou bien elle plongeait ses proches dans une perplexité désarmante. C'était en cette minute le cas de Catherine Santello. Parfois, elle ne savait

pas comment manoeuvrer cette enfant. Toutefois, Mâ insista:

– Si tu es en colère contre Dieu, tu n’as plus le droit de le prier.

– Pas le droit de lui dire ce qui me fait mal, là, dans la poitrine?

– Irais-tu demander à ta maman qu’elle te console après lui avoir crié ta colère?

– Hum!... non!... non!...

Sylvie plissa le front et la recherche d’une idée lui assombrit le regard. L’ayant trouvée, elle objecta:

– Mais, je serai sauvée un jour, puisque vous priez tous pour moi. Alors, ça me laisse pas mal de temps. J’ai pas besoin de m’en faire!

– Non! non et non! trancha Catherine, il ne faut pas jouer avec ça. Ton cœur peut tellement s’endurcir, avec le temps, que tu n’entendras plus la voix du Seigneur.

– Oh! tatie, je m’arrêterai avant qu’il soit trop dur! En ce moment, je le sens encore très tendre, comme du beurre frais.

– Ne dis pas de stupidités, ma chérie. Regarde le pharaon de la Bible.

– Celui qui a donné du fil à retordre à Moïse?

– Oui, celui-là. Son cœur est devenu si dur qu’il en est mort. Il n’a jamais pu revenir...

– Hé! ho! c’est pas du tout la même chose, l’interrompt Sylvie. Pharaon n’avait pas une maman qui priait pour lui, ni une tatie...

Sur ces paroles, laissant Catherine stupéfaite, la fillette disparut dans le matin joyeux.

La terre, parcourue d’une délicate allégresse, se livrait à une irrésistible symphonie de sons et de couleurs.

«Comment se fait-il que cette enfant ait toujours le dernier mot», songea Catherine mélancolique. «Je n'arrive à rien, avec elle.»

La famille Santello ignorait la gêne matérielle. Daniel, le père, dirigeait sa propre entreprise de maçonnerie. Louis, l'aîné avait achevé son service militaire. Il travaillait, comme contremaître, à la société des moteurs Drouin. Marie-Claire, sa sœur, étudiait en vue du professorat d'histoire. Bertrand, onze ans, le plus jeune de la famille, allait encore au collège.

En temps ordinaire, les Santello respiraient la joie. Mais, depuis trois mois, une tragédie s'était abattue sur la famille: David Cohen leur avait été enlevé. Ils n'avaient pas pu protester. La loi était contre eux, et la loi inflexible ne s'était pas occupée du cœur. David, le bébé recueilli en pleine guerre et précieusement caché, entouré d'un amour infini, n'était plus là.

A la suite de ce drame, Catherine Santello, la maman, aurait pu sombrer dans un désespoir insondable. Si son équilibre était resté intact, elle le devait à son attachement au Christ Jésus et à sa confiance dans les promesses de la Bible. Quand la tristesse lui enserrait la poitrine, comme les pinces froides et sans âme d'une tenaille, elle se répétait: «Seigneur tu as dit: Je ne te laisserai point, je ne t'abandonnerai point.»

Pour Bertrand, ce déchirement était si brutal et incompréhensible, que le simple fait de murmurer le nom de son frère le rendait presque fou de chagrin. Ce départ insupportable lui avait donné des allures de bouledogue prêt à mordre, et Daniel Santello s'en inquiétait. Son plus jeune fils se réfugiait dans les profondeurs d'un silence déchirant. Souvent, il l'obligeait à s'exprimer, mais, la plupart du temps, il ne laissait glisser hors de ses lèvres que des

monosyllabes bourrus. Une petite douleur lancinante semblait s'être installée dans le cœur du garçon, pour le reste de ses jours. La dernière phrase qu'il avait dite la veille, à son père, était celle-ci : «Je me demande à quoi ça peut bien ressembler d'être heureux.»

David, son compagnon de jeux, son frère, son ami... Le soir, il s'endormait en le réclamant de toute son âme. Le matin, dès qu'il posait le pied sur la descente de lit, il ne pensait qu'à lui. Daniel Santello mettait ses espoirs sur l'influence bienveillante et compréhensive de leur voisin, Maurice Vidal. Cet homme était un ami sûr pour les Santello. Ils pouvaient compter sur son «coup de main moral et spirituel», en cas d'épreuve. Oui, Daniel devait lui parler d'urgence, il voulait s'assurer que Bertrand s'arrêtait chez lui, au retour du collège, comme du temps où David était là. Maurice Vidal était le confident idéal, pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt?

Parmi les proches de la famille Santello, il fallait nommer Marie Chazal, une cousine de Catherine, infirmière indépendante, habitant à deux kilomètres de Percy. Il lui était difficile d'assurer l'éducation et la surveillance de Sylvie, sa fillette de onze ans, une enfant espiègle, sensible, à l'esprit inventif, dont on pouvait redouter les extravagances. Marie Chazal était veuve, et ne possédait pas d'autres parents que la délicieuse famille Santello. Elle comptait sur sa cousine Catherine pour discipliner tendrement Sylvie, lorsque sa tournée de soins à domicile la maintenait de longs après-midi hors de la maison. Marie Chazal pouvait à tout moment appeler au téléphone l'un des membres de la famille Santello afin de savoir où se trouvait Sylvie. Vagabondait-elle dans un repli émeraude de la vallée, ou

bien révisait-elle ses leçons auprès de Mâ? Marie savait à quel point sa fille aimait flâner à l'heure exquise où les grands sapins du plateau prolongeaient leurs ombres effilées sur les prés en contrebas. Seulement, ces trois derniers mois, Mme Chazal avait espacé ce qu'elle appelait ses «S.O.S. Sylvie». Elle savait que ses cousins étaient durement éprouvés par le départ cruel de leur cher David, et elle ne voulait pas alourdir leur fardeau. Ses propres difficultés actuelles, elle désirait y faire face avec l'aide de Celui en qui elle avait mis sa confiance: le Seigneur Jésus.

Sylvie, la remuante fillette, avait profité du relâchement de Mâ. Libre comme la brise vive et délicate des matins de printemps, on la rencontrait sillonnant la vallée à des heures impossibles. La dernière fois que Catherine l'avait vue, c'était le matin même, pendant qu'elle s'efforçait de pétrir sa pâte à tarte. Après leur dialogue, Catherine songeuse s'était dit: «Il faut que je me ressaisisse. Nous sommes la seule famille de Marie et son cabri de fille va prendre des habitudes néfastes si je n'assume pas mon rôle. O Dieu, aide-moi, fais que je la surveille avec le cœur et non par devoir... Oui, avec le cœur...» Les Santello, en dehors de la grande épreuve qui les avait terrassés trois mois auparavant, avaient connu et connaîtraient encore les exigences du combat quotidien, la maladie ou les choix difficiles. Cependant, ils formaient un foyer paisible, bien soudé, dans les bons comme dans les mauvais jours. Ils s'étaient attachés à Christ, de leur plein gré, et avaient pris ses promesses au sérieux.

Dans la famille Santello, il y avait, physiquement, deux types de personnes: ceux du «côté du père», ceux du «côté de la mère».

Bertrand, avec une chevelure châtaine, épaisse, entourant de son abondance un visage à l'expression déterminée,

ressemblait à son père. Comme lui, il avait des yeux bleu foncé, sous un front régulièrement dessiné. Le regard, habituellement direct et franc, exprimait actuellement un mélange de désespoir et de dureté.

Louis et Marie-Claire avaient hérité de leur mère un teint mat, des yeux sombres, une chevelure brune, entourant un front dégagé. Ils étaient dotés d'un sourire charmeur, d'une grâce certaine, contrastant avec le sérieux de leur allure.

Catherine Santello était une personne plutôt menue, mais résistante. A quarante-cinq ans, malgré un abord timide, sa façon de parler pouvait tout à coup devenir passionnée. Au cours des années, elle avait aimé, ri, souffert et pleuré sous le regard de Dieu. Mais, aux heures les plus éprouvantes, les bras aimants de Daniel Santello l'avaient entourée. Sauf pendant deux certains mois de la guerre, sous l'occupation, où elle avait cru le perdre...

La maison des Santello était située au pied de la colline, séparée d'elle par la Joliette, une rivière limpide, délicatement sinueuse, au murmure cristallin. Un sentier, partant de l'arrière de la maison, conduisait à une source chantante, fréquentée par les enfants et les adultes. Cette demeure aimable attirait les regards. Claire et pimpante, elle se détachait contre les bois du versant aux tons soutenus et si variés. Elle trônait dans une riante campagne, faite de monticules, de replis aux courbes harmonieuses ou de grandes étendues veloutées, pigmentées de fleurs. C'était dans ce décor qu'avaient grandi les enfants Santello.

Et puis, il y avait la mare. Dès que l'on ouvrait la barrière, les regards ne pouvaient l'éviter. On passait à un mètre de la jolie surface opalescente, brillante, argentée ou verdie, suivant l'heure ou la saison. A sa droite, trois peu-

pliers, comme trois immenses quenouilles, se miraient dans ses eaux. Elle était située le long de l'allée principale, celle qui aboutissait à la maison. Une allée aux dimensions à la fois imposantes et amicales.

A gauche de l'habitation principale, à cent mètres, un saule pleureur balançait au vent son abondante crinière émeraude.

David avait baptisé ce décor familial, le Vallon du Bonheur. Quant à la maison, parce qu'elle lui faisait penser à une perle sertie dans la verdure, il l'avait appelée le Joyau de la Colline.